



La vie en chemin

Cosa Masagi

Cosa Masagi

La Vie en chemin

© Cosa Masagi, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0562-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Les personnages de ce récit sont des œuvres de fiction. Toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait purement fortuite. »

Le monde n'est pas parfait

Nous savons si bien l'effondrer par la pensée,

alors pourquoi douter de notre capacité à le rêver autrement ?

Même si cela est impossible, imaginer reste une forme de renaissance.

Merci d'exister, et de m'avoir offert une autre possibilité.

Je m'appelle David, marié, deux enfants : Tom et Louise. Une femme , Veronique, infirmière. Une passion pour la moto. Un travail de fraiseur dans une usine de mécanique.

Une vie ordinaire sans aspérités. Du moins, c'est ainsi que je le percevais. J'étais heureux. Je crois.

Mais quelque chose s'est fissuré.

Lorsque j'ai ouvert les yeux, je n'étais plus chez moi. Autour de moi, un wagon de train immobile, silencieux.

J'étais vêtu d'un pyjama blanc, trop blanc, des pantoufles recouvraient mes pieds comme si je n'avais jamais eu l'intention de sortir.

Je ne savais pas comment j'étais arrivé là. Aucun souvenir, aucune transition. Juste ce réveil brutal.

Mon coeur battait trop vite. L'air me semblait étrange, épais.

Je tentais de comprendre, de rassembler les morceaux, mais tout glissait. Une seule certitude s'imposait à moi : ce qui se passait n'était pas normal.

Et pourtant, une pensée persistante refusait de me quitter... Et si ce n'était pas un cauchemar ?

PARTIE I

LE VOYAGE

La découverte

10 juin 1999

À cinq heures du matin, certaines portes ne devraient pas s'ouvrir. Celle de Christophe céda pourtant, tiré hors du sommeil par une voix trop vive pour l'aube, qui chantait don't cri for me Argentina dans une cage d'escalier encore tiède de la nuit.

— Salut Christophe, comment vas tu ?

— Bien... mais qu'est-ce que tu fais devant ma porte à cinq heures du matin, en chantant ça ?

— Bordel lolo, t'as pété les plombs ?

— J'adore ce morceau « the truth is I never left you, all through my wild days »

— Rentre, il va pleuvoir.

— Ah, quand même.

Il la laissa passer. Comme toujours.

— Lolo, tu vas bien ?

— Oui. Je pars pour Bilbao et je me suis dit que tu aimerais peut-être venir.

— Prépare-moi un café. Ne fais pas attention au désordre. Fais juste gaffe où tu poses les pieds. Les chats ont fait leur œuvre cette nuit.

— Inutile de préciser. Pour le chaos, tu restes constant. Du monde hier soir ?

Bouteilles vides, verres oubliés, restes collants. Une décharge après la fête.

Une belle soirée. Ils n'auraient simplement pas dû nourrir les chats.

— Ton café ?

— Serré, s'il te plaît. Tu pars quand pour Bilbao ?

— Si tu viens, je t'aide à ranger et on disparaît.

— D'accord. Occupe-toi de la décharge.

— ok.

Le café avalé, l'appartement rendu à une forme de dignité, Christophe fit son sac.

Partir n'avait jamais été un problème. Décider si.

— Lolo... ça te dérange si on prend ta voiture pour aller à la gare ?

— Non, mais il faut se dépêcher.

— Attends. Je vérifie que tout est bien fermé. Après, on part.

Dans la voiture, l'aube n'avait pas encore choisi son camp. La nuit s'accrochait aux vitres, et la ville retenait son souffle.

— Alors... raconte-moi

— TGV Paris- Irun. Une nuit à Saint-Sebastien. Puis le bus jusqu'à Bilbao. Après, on verra. On se laissera porter par l'énergie de la ville, par le mouvement des gens. Et pour la langue... tu es là. Joli programme. En fait, tu m'as embarqué uniquement parce que je parle espagnol ?

— Evidemment. Alors ça te va, d'être traducteur improvisé ?

— Je préfère "boussole linguistique". Ça sonne moins utilitaire.

— Marché conclu.

Un silence glissa entre eux, léger, presque tendre.

— Je plaisante.

Christophe et Laurence se connaissaient depuis toujours. Ils avaient grandi dans les mêmes rues, respiré le même air, appris très tôt à marcher côte à côte.

Leur première aventure avait eu lieu dans un bac à sable, sans qu'ils sachent encore que c'en était une.

Les années avaient suivi le même tracé : les mêmes écoles jusqu'à seize ans, les mêmes amis, les mêmes habitudes. Plus tard, parfois, le même lit - sans jamais franchir la frontière fragile qui aurait pu tout changer.

Christophe avait passé son baccalauréat pour apaiser ses parents. Ils y tenaient plus que lui. Une fois le diplôme obtenu, il leur avait dit que ce serait la dernière concession. Il refusait désormais qu'on lui trace la route.

Il n'aimait pas l'école. Elle lui semblait trop étroite, trop lente. Il avait appris ailleurs - sur les routes, dans les livres, au hasard des rencontres.

À l'école du temps qui passe.

Et il avait suivi cet enseignement.

Il avait connu les horizons lointains et la chaleur brûlante de l'Afrique, la poussière rouge et le soleil implacable. Il avait goûté aux nuits torrides d'Espagne, vibrantes de musique et d'excès, où le temps semblait se dissoudre jusqu'à l'aube.